Document generated on 10/12/2024 4:29 a.m.

Voix et Images

Paulette Collet, *Marie Le Franc : deux patries, deux exils*

Benoît Lacroix

Volume 2, Number 3, avril 1977

Jean Éthier-Blais

URI: https://id.erudit.org/iderudit/200079ar
DOI: https://doi.org/10.7202/200079ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (print)
1705-933X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lacroix, B. (1977). Paulette Collet, *Marie Le Franc : deux patries, deux exils*. *Voix et Images*, *2*(3), 445–447. https://doi.org/10.7202/200079ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université du Québec, 1977

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Paulette Collet, *Marie Le Franc : deux patries, deux exils*

La conclusion de ce livre[1] en reflète la perspective : « Marie Le Franc, Bretonne au Canada, Canadienne en Bretagne. Pour elle, la vie fut un perpétuel exil. Elle se compare à un *genêt qui n'a plus de racines,* mais ce genêt, d'abord balotté par les tempêtes du *grand pays aux mains de neige* finit par se couvrir d'un givre étincelant. Marie Le Franc, deux patries, deux exils. C'est cette double fidélité, ce double déchirement qui expliquent son œuvre et en font la grandeur. » (p. 174)

Même si elle n'a commencé à écrire qu'à quarante-huit ans et qu'elle a détruit presque toute sa correspondance (p. 28), son œuvre est immense : des nouvelles, des poèmes, des articles, des récits quasi autobiographiques, qu'elle signe tantôt à Montréal, dès 1920, tantôt en Bretagne, sa terre natale, au moment où la critique canadienne-française et la critique française ne la perdent pas de vue. D'où la longue bibliographie des pages 175-191.

Nous, Québécois, nous savions qu'elle avait eu le prix Femina en 1927, qu'un lac porte son nom, que Fides a publié son *Enfance marine* en

1959 et reçu en 1961 dans la prestigieuse collection du Nénuphar la *Randonnée passionnée,* roman paru d'abord à Paris chez Ferenczi en 1936.

Tout un personnage cette Marie Le Franc (1879-1965): avec la même ferveur lyrique elle chante sa Bretagne et son Canada «ce rude bonhomme» aux saisons redoutables et si difficile à apprivoiser (p. 21-57). Pas toujours heureuse dans sa vie privée, éprise de solitudes radicales, trop facilement larmoyante pour nous les révoltés de l'an 77, cette panthéiste avouée dont la religion souveraine est à la fois mystique et charnelle (p. 48-49), réussit si bien à personnaliser ses impressions qu'il est impossible de la lire sans connaître ceux qu'elle aime et ce qu'elle vit. Nous avions besoin d'une biographie aussi documentée.

Les *amours* de M.L. sont comme elle, plutôt insaisissables. Sa toute première préférence irait à la forêt cœur du pays, qui tient à la fois de la bête et de l'humain (p. 58-108). L'inconnu, l'espace, l'éternel, et surtout des «types» merveilleux de Québécois, défricheurs, bûcherons, guides forestiers, Grand Louis l'Innocent un de ses personnages favoris, Médée qui l'a tellement émue, habitent ces lieux par excellence de notre démesure. Sommes-nous revenus au Canada idyllique de Louis Hémon? Je le croirais, mais avec Giono en plus, et Colette peut-être un peu moins. Ces choses de la nature, écrit-elle, «il faut les sentir avec sa chair, son sang, poser dessus ses lèvres» (p. 114)... «Ne pouvant tout prendre par l'esprit, je prends par le corps, je respire, je hume, je m'irrite la peau à force de la frotter aux choses» (p. 6). La Bretonne reprend l'initiative sur la Canadienne française quand elle pense à la mer, son second amour (p. 109-144). De toutes les provinces de France d'ailleurs, la Bretagne est celle qui possède le meilleur légendaire maritime (v. travaux de Sébillot). En outre son grand-père, un marin, de qui elle hérite le tour de conter, est mort en mer. La mer est espace, profondeur insondable, sable, vent, et tour à tour sagesse et folie. En un sens la forêt serait plus aimable parce que plus noble et stoïque, enracinée, quasi indépendante des saisons.

Croyons-le ou non, le cœur de Marie Le Franc va ensuite à Montréal. Devrais-je dire que dans les pages 145-167, P. Collet m'a paru moins convaincante. Montréal avant 1960? Il est vrai que la ville est belle à regarder; l'hiver en fait une «coquille grise et blanche» (p. 149). Les amis, les rencontres, les marches à la Montagne aident. Mais quel creuset! Remous violents, contradictions insolubles. Deux groupes cherchent à se dégager l'un de l'autre, et malgré eux, et dans l'innocente opposition d'une jeunesse qui se résoud mal à apprivoiser cette double distance intérieure, ils s'exaspèrent sans jamais dissoudre leur opposition malgré les rencontres formelles et tout ce qu'on appellerait aujourd'hui le bilinguisme à contre-courant (p. 155-158).

M.L. a la chance d'avoir une biographe intuitive et informée qui vit elle aussi deux exils et deux patries. L'auteur bien connu de *l'Hiver dans le*

roman canadien-français (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1965) est née à Vergiers (Belgique); Paulette Collet enseigne présentement au St. Michael's College de Toronto. Des allusions non équivoques (*v.g.* p. 100-101) nous disent qu'elle connaît les situations et les sentiments de son héroïne. L'intérêt de son étude augmente du fait que P. Collet a largement accès aux inédits; elle a lu les documents confidentiels; elle connaît plusieurs des correspondants québécois de M.L., dont V. Barbeau, Robert Choquette, L. Dantin, Rina Lasnier, le Père Martin de Fides. C'est par un dosage équilibré d'allusions et de citations qu'elle sait tenir compte en même temps des opinions diversifiées de la critique canadienne et française.

Dans l'histoire encore toute récente des lettres québécoises, P. Collet a ainsi le triple mérite de rappeler les textes originaux, de les situer aussitôt dans leur contexte culturel d'une double appartenance littéraire sans négliger pour autant les comparaisons qui éclairent sans distraire.

En somme, toutes les deux, Marie Le Franc et Paulette Collet, nous offrent la preuve que l'exil et la double patrie sont bienfaisants quand le talent vient en corriger les inconvénients. Peut-être qu'ils avaient raison, ces auteurs du moyen âge latin, de penser que dans l'acquisition du savoir l'exil a souvent des suites fort heureuses.

Benoît Lacroix
Institut d'études médiévales
Université de Montréal

1. *Marie Le Franc: deux patries, deux exils*, Sherbrooke, Éditions Cosmos, «Études», collection dirigée par A. Naaman, 1977.